



A propos d'un rêve : systruc Félix Guattari

Je me disais depuis un certain temps qu'il fallait que j'illustre mes desseins théoriques et je pensais le faire, puisqu'on en avait déjà évoqué les dimensions, sur le thème du rêve. Aussi m'a-t-il semblé intéressant de faire un rêve – un rêve sur commande – très près de la chose elle-même. C'est ce que je voudrais vous livrer aujourd'hui.

C'est un rêve en deux parties, la première étant divisée en deux, et la seconde en quatre. Les deux premières parties de la seconde partie étant relativement symétriques aux deux parties de la première partie.

Je donne d'abord le texte du rêve, avec selon la tradition d'usage, certains points dans les développements qui ne seront pas tellement expliqués, parce que, comme d'habitude, cela renvoie à des systèmes assez personnels.

Pour les noms, je vous précise tout de suite que j'ai un fils aîné qui s'appelle B., un deuxième fils qui s'appelle S., et une fille qui s'appelle M.

I.

A/ Je suis avec M. et sa mère dans une pièce qui évoque un lieu de ma propre enfance. M. me fait des reproches sur ce que fut mon manque de disponibilité durant son enfance.

Dans un premier temps, je l'écoute avec application, estimant que c'est tout à fait positif qu'elle s'exprime ainsi, que cela ne peut que lui faire du bien... Sa mère l'approuve silencieusement.

B/ Je me mets en colère. Je me déclenche délibérément, d'une façon un peu théâtrale, un peu artificielle. Je lui explique que si j'avais procédé autrement, si j'avais été un « bon père de famille », je serais resté un pauvre type et personne n'aurait rien eu à y gagner.

Alors là, une coupure dans le rêve, sans doute un début de réveil et on rentre dans la deuxième partie.

II.

A/ C'est une pièce en rez-de-chaussée (un peu comme à D. pour ceux qui connaissent) et le lieu ressemble plutôt à une maison qu'occupaient L. et sa copine près de D. Plusieurs personnes sont là debout dans la pénombre en train de regarder une émission de télévision. Je suis un peu en arrière-plan, sur le côté gauche. Je vois deux ou trois enfants, qui sont par ordre croissant de taille, éclairés en contre-jour par l'écran de télévision. Il me semble que j'aperçois un jet de pisser qui part de l'un d'eux. J'hésite à le croire. Je m'approche : oui, c'est bien un des enfants qui est en train de pisser sur la moquette. J'engueule le petit qui est le premier de mon côté. Il se tourne vers moi, me dit que ce n'est pas lui, que c'est le second un peu plus grand à côté de lui et qui est peut-être son frère. J'interpelle alors celui-ci et je lui dis, d'abord tu vas finir dehors, ensuite tu reviens et tu nettoies tout.

B/ Je l'accompagne vers l'entrée. C'est un lieu différent. Un peu comme celle d'un film de Lubitch, *Ménage à trois*. En sortant, l'enfant me regarde de façon un peu provocante. Après un temps d'hésitation, je lui mets une tape sur la joue.

C/ L'enfant est sorti dans la nuit. Je m'inquiète de ce qu'il n'est toujours pas revenu. Je me dis que j'aurais dû l'accompagner. Je surveille sa rentrée éventuelle.

Et le lieu a changé. On est à présent dans une très grande salle rectangulaire, quelque chose comme un bal parquet. Cela évoque la période où l'on faisait de grands bals à La Borde. Je sens que les gens autour de moi ont parlé entre eux du fait que j'avais frappé l'enfant. La rumeur s'amplifie. Tout le monde trouve cela un peu scandaleux.

D/ À l'autre bout de la salle, j'aperçois un mouvement des personnes qui contrôlent la porte. Je réalise que ce doit être l'enfant qui essaye de rentrer. Je veux traverser la foule pour aller le rejoindre. Mais il y a trop de monde. Je prends le parti de sortir par la porte qui est de mon côté et je cours à l'extérieur tout le long du bâtiment pour rejoindre l'autre porte. Je rentre. Il y a deux rangées de micros, d'appareils électroniques. Je rentre avec assurance mais en même temps il est entendu que je dois être reconnu par les gens qui sont à l'entrée, car je n'ai pas de ticket. On me laisse entrer, quoiqu'avec un peu de suspicion. Le temps que j'ai mis à entrer, l'enfant est reparti à l'intérieur dans la foule. J'essaye de le rattraper.

Je voudrais vous livrer maintenant un certain nombre de développements analytiques sur ce rêve et traiter de la question des *scènes d'agencement*, des références intrinsèques qui sont mises en cause.

Dans le schéma habituel, les scènes sont les structures subjectives intrinsèquement référées entre des univers incorporels et des territoires. Les quatre dimensions de sens sont toujours coalescentes, liées les unes aux autres, pour autant qu'il s'agisse d'un agencement. Comment une de ces dimensions de sens – à savoir celle des territoires sensibles (ou dans la terminologie classique, celle des « objets partiels » ou « objet a » lacanien) comment s'articule-t-elle ou pas avec ces références intrinsèques ?

Nous allons donc uniquement travailler les rapports entre cette dimension, disons d'objet partiel, et celle de la scène, la scène étant ce type de références intrinsèques – scène structurale.

Mais je traite d'abord des différents développements du rêve.

La première partie est composée de deux sous-parties qui se rythment comme : provocation-répression. Nous verrons que les deux premières parties de la seconde partie se rythment aussi sur provocation-répression, mais non par rapport au même type de scène structurale de référence.

I.

A/ Les reproches de M. en présence de sa mère. Il s'agit d'un système triangulaire. Mon ex-femme dont j'ai divorcé est là silencieuse et M., environ 17-18 ans, plus jeune qu'actuellement. Le développement est celui d'une culpabilité œdipienne classique, sur le thème : tu n'as pas joué ton rôle de père ; pourquoi m'as-tu abandonnée ? Pourquoi le divorce ? Et il y a le silence de la mère.

Un affect se constitue qui est un point d'abolition virtuelle de tous les énoncés : aussi bien le silence de la mère que ma propre hésitation à répondre. Tous les énoncés qui pourraient se développer dans les quatre dimensions de sens se résorbent dans un point d'abolition que l'on peut considérer être un point virtuel de collapsus de toutes les dimensions qui peuvent s'articuler au niveau familial, social, et autre. Il n'y a rien à dire, c'est comme ça, je suis coupable.

On peut l'articuler comme réduction. Tous les univers se réduisent en une fonction phallique binaire, à savoir qu'ils ne se développent pas justement comme univers. La seule chose c'est :

coupable/pas coupable, oui/non, ou la référence au verdict de Kafka : et alors ? Rien à dire, c'est comme ça. Point de mal être. Tout ce qui est relatif aux flux se résorbe dans un territoire sensible qui est le point de culpabilité. Tout ce qui est des systèmes de propositions machiniques se réduit dans un système binaire pour aboutir à ce point d'angoisse.

Il faut dire que cet affect a été réactivé la veille par la remarque d'une amie brésilienne qui me disait que je n'arrêtais pas de penser. Et c'était un peu synonyme du fait que au fond j'étais toujours dans mes histoires et que je ne faisais pas tellement attention à ce qui se passait dans le contexte.

Donc, il est bien évident que l'affect ici ne s'associe à aucun type d'effet. Tout le système d'agencement se résoud là et il n'y a pas de développements des autres dimensions.

B/ Avec la seconde séquence de cette première partie, que j'appelle la colère hystérique, on va avoir un certain type de développement de ce point d'abolition. Là il y a une ligne de récession, de dédiscursivation (et de procession dans l'autre sens). Il y a une amorce de procession avec le discours hystérique où j'essaye quand même de dire quelque chose : non, ce n'est pas possible, qu'est-ce que je serais devenu, etc. (...)

Le discours défensif ne se constitue pas réellement comme diagramme qui redeviendrait opérateur par une mise en rapport avec une scène elle-même qui pourrait se réarticuler avec un effet et un territoire, avec la double composition de l'effet articulé à un affect et articulé à un territoire intrinsèquement référé.

On a les quatre dimensions de sens et l'amorce processuelle (Cf. schémas). Il faut noter que ce discours n'est pas totalement de parole vide car il va générer deux éléments de singularité. Il va être l'amorce de deux processus de singularisation.

Je vais maintenant donner un certain nombre de développements. Ce sont des éléments qui proviennent du réveil, de la veille.

Quand je repense à l'énoncé « je serais devenu n'importe qui », j'associe aussitôt sur *l'Homme sans qualités de Musil*, ce qui ne manque pas de prétention. C'est aussi une façon de clôturer l'énoncé sur lui-même : « je serais devenu n'importe qui, mais en même temps ce ne serait déjà pas mal », et l'on voit bien que l'énoncé est d'une mauvaise foi totale : quelles que soient les options que l'on prend, le narcissisme a toujours gagné.

Cette référence à *l'Homme sans qualités* renvoie immédiatement au fait que je l'ai employée dans une lettre à une amie qui est actuellement en Italie et qui se plaignait parce que je n'avais pas répondu à ses lettres à temps, et je lui avais dit : je suis un homme sans qualités ! Le problème se posait alors pour moi d'aller à Rome et j'avais différé ce voyage depuis un certain temps.

Il se trouve que le nom de cette personne est homophone par rapport au nom de Felice Bauer. Donc la référence à cet *Homme sans qualités* de Musil par l'intermédiaire de cette personne renvoie à Kafka, les lettres à Felice. Mais pourquoi y a-t-il un élément de singularité et de rupture, de non-sens. C'est que quand j'ai écrit ce commentaire du rêve, précisément le nom de M.B. était censuré et il m'a fallu faire un certain travail de recomposition pour retrouver ce nom.

Cet élément M.B.-F.B. va se confirmer par un autre élément sur lequel on reviendra plus tard. Voilà donc la première dimension de singularité. Une ligne qui aboutit à une impasse.

Il y a déjà toute la thématique mégalomane Kafka, Musil, le voyage de Freud à Rome. On n'est plus directement dans le rapport binaire-phallique : je suis coupable. Des univers Musil, Kafka se profilent mais ils ne sont pas résolutifs du tout, ils restent ainsi en suspens.

II.

La deuxième partie du rêve va être une façon de reprendre cette question en suspens et de développer ces éléments de singularité. Elle est plus riche, elle est en quatre parties et elle se développe en quatre territoires différents, c'est-à-dire en quatre scènes différentes pour reprendre les éléments de structures de références intrinsèques.

La question théorique que je voudrais poser est celle du rapport entre le métabolisme des territoires sensibles dans la mesure où ils se constitueront comme agencement quadripolaire et ce qui se passe au niveau de la scène.

D'abord simplement les scènes :

Dans le premier rêve on avait une scène qui était un territoire assez indifférencié qui pouvait être un territoire de mon enfance, alors qu'il s'agissait de l'enfance de M.

Maintenant dans les quatre territoires de la deuxième partie, on commence par une pièce ambiguë qui est l'endroit où j'habite actuellement mais qui renvoie à un autre territoire, une autre période de ma vie, il y a dix ans, avec A., un La Borde antérieur, des choses au-delà de la période du divorce.

Le deuxième territoire sera celui d'un hall dont j'ai dit qu'il avait quelque chose à voir avec le cinéma, mais il a aussi à voir dans mon phantasme avec les hôtels particuliers chez Proust.

Le troisième c'est cette grande salle rectangulaire qui se donne d'abord comme telle.

Et le quatrième territoire, c'est la même salle rectangulaire considérée selon ses deux pôles de droite et de gauche, avec le fait que je sors sur la droite et que je rentre sur la gauche ; c'est un développement du territoire précédent.

A/ L'enfant pisser en public. Reprise de la provocation. Quand je pense à ce thème évidemment, immédiatement il y a dans ma tête quelque chose que j'avais relu les jours d'avant. En effet je m'étais remis à feuilleter la *Traumdeutung* et je me rappelais qu'il y avait une histoire comme cela. J'ai cherché et en même temps dans la recherche je ne me souvenais plus de quoi il s'agissait au juste. Mais ce dont je me souvenais, c'est que Freud disait qu'il ne se relevait pas pour pisser la nuit mais que dans un de ses rêves il s'était relevé. Puis j'ai retrouvé le rêve qui s'appelle : le rêve du comte Thun. Je ne le raconte pas parce qu'il est très long, mais je résume les points qui m'intéressent :

Freud part en voyage. Ce n'est pas le rêve, mais quelque chose qui s'est passé la veille du rêve. Il voit ce comte Thun, qui a une attitude provocatrice (style aristocratique) et qui se fait réserver d'office un compartiment de première classe avec W.C.

Comportement aristocratique. Une ouverture supplémentaire sur le K., la fille de Robert Kramer qui va rentrer indirectement dans mon rêve. J'y reviendrai, je finis d'abord la référence à Freud. Devant la provocation du comte Thun, Freud est furieux et il dit au contrôleur qu'on devrait au moins percer un trou dans le plancher du compartiment pour pouvoir pisser ; il est réveillé à trois heures du matin par une envie de pisser, alors que justement il dit que d'habitude cela ne lui arrive jamais. Cette nuit-là il est réveillé au milieu d'un rêve qui est très long. Le comte de Thun dit que le tussilage est la fleur préférée des allemands et Freud écrit : « je m'emporte, je m'emporte donc » ; il y a une note en bas de page : « cette répétition est soulignée en note parce que je reviendrai dessus, etc. » Je m'emporte mais je suis tout étonné de ces dispositions. Voilà que je retrouve ici la structure de ma colère artificielle de la première partie mais je ne le retrouve évidemment qu'en lisant le texte après. Et que Freud ait fait cette sorte d'acte manqué de répéter : je m'emporte, je m'emporte, m'évoque aussitôt le fait que j'ai eu cette rupture de remémoration sur le nom de M. B. Donc je l'associe immédiatement à ce point-là il y a un blocage, un arrêt, un point de singularité, un point de non sens. Et pour moi c'est comme si j'avais décollé inconsciemment

la phrase de Freud, je m'emporte, je m'emporte, je m'étonne de m'emporter et que je l'avais rapportée dans le rêve en tant que point non explicitable.

Ensuite le rêve de Freud continue et il se termine lui étant infirmier et tendant un urinal à un vieillard aveugle.

Parmi les associations de Freud, je retrouve enfin l'élément de mon rêve. Il s'agit d'un souvenir d'enfance de Freud : un soir avant de me coucher, dit-il, j'eus l'inconvenance de satisfaire un besoin dans la chambre à coucher de mes parents en leur présence. Et le père dit : on ne fera jamais rien de ce garçon. Cela avait beaucoup frappé Freud enfant et ensuite il énumérait, adulte, tous les travaux qu'il avait faits, en se disant à lui-même et s'adressant à son père intérieurement : tu vois, je suis tout de même devenu quelqu'un !

On retrouve donc la même thématique : je suis devenu quelqu'un et si je suis devenu quelqu'un, je ne suis pas un homme sans qualités ou bien je suis un homme sans qualités, cela revient au même.

Là s'introduit un élément qui est la fille de Robert Kramer, K. Ils étaient à la maison, on se voit assez régulièrement, et elle, K., a un style particulier, elle se prend un peu pour une princesse. Elle était venue avec sa copine et comme d'habitude elles criaient, faisaient du bruit. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai dit soudain : est-ce que tu ne vas pas arrêter de gueuler ! Elles faisaient un boucan de tous les diables dans le salon. Donc dans ce même type d'endroit où il y a la moquette. Je l'ai regardée et je lui ai dit : oui, et puis tu as laissé un tas de seaux en plastic dehors sur le chemin, il faut que tu ailles les ranger ! On retrouve donc les deux éléments : tu arrêtes ! et puis tu fais quelque chose dehors et tu reviens : dedans, dehors, retour.

Or, la veille, cette même amie brésilienne m'avait dit : c'est terrible en France, c'est inouï, les gens battent leurs enfants ! Est-ce que tu battais tes enfants quand ils étaient petits ? J'ai fait une réponse humoristique : oh oui, oh non, en pensant d'ailleurs que mon fils B. à toute occasion disait aux gens : oui, mon père me battait quand j'étais petit pour m'apprendre à lire. Évidemment je ne lui ai pas dit cela, mais j'ai répondu à sa question : c'est une tradition culturelle... Elle n'était pas contente du tout !

Vous voyez qu'avec ce K. là, le K. de Kramer, peut-être de sa fille, s'introduit l'élément cinéma. Et dans cette autre figure il y a le marquage du pénis. En effet il y a là une chose très curieuse : dans la première partie du rêve, c'est M. Mais dans la seconde partie du rêve, au réveil je me suis interrogé un certain temps pour savoir si c'était une fille ou un garçon. Ce n'était absolument pas évident. Il a fallu une certaine reconstitution et que je m'aperçoive que cela ne pouvait être qu'un petit garçon puisque cela se référait à mon fils (dans une scène que je vais raconter après). Et puis il y a eu l'évidence que de toutes façons avec la façon qu'il avait de pisser, ce ne pouvait être qu'un petit garçon. Mais il y a eu d'abord une ambiguïté sur le sexe et le pénis se précise – pénis-pisse – et se consolide vers la phase du réveil.

Dans la première figure là où il y avait la zone de malaise hystérique qui tombait dans ce point d'abolition, entraînant tous les systèmes structuraux à se résoudre à rien (phallus binaire, hystérie, angoisse, culpabilité, inceste), maintenant c'est le pénis de l'enfant qui s'installe et toute une stratégie se dispose autour. Le sexe se délimite, donc la fonction incestueuse s'efface relativement. L'opération est aussi beaucoup plus bénéficiaire que celle de la première partie du rêve, puisque là j'ai été capable de m'incorporer un morceau du texte de Freud, ce n'est quand même pas rien ! J'ai pris un morceau du texte de Freud sur sa rupture textuelle dans son écriture et j'ai pris en plus la référence du pénis du petit enfant qui pisse sur la moquette.

P- Est-ce que tu as bien dit que dans le rêve les enfants tu les voyais d'abord de dos, et dans l'ombre ?

F- La télé est là et ils sont là, un, deux, trois, et moi je suis par-là.

P- Autrement dit, c'est le cadrage cinéma ou télé qui te permet...

F- Je vois un filet de pisse en contre-jour. Alors je pense que c'est le premier, le premier se tourne vers moi et puis c'est le deuxième. Il faut dire que l'on est trois frères dans la famille et que j'ai trois enfants et que je suis le petit dernier, et que M. est la dernière, etc. Donc la structure ternaire se retrouverait là.

Donc plus-value considérable : le point d'angoisse est quand même beaucoup mieux étayé. Ce n'est pas vraiment une structure d'agencement avec un rapport affect/effet mais enfin c'est quand même autre chose que de se faire une comédie hystérique. Là on a sorti les grosses batteries : on a sorti Musil, Kafka, Freud. C'est une amorce de référence intrinsèque. C'est quand même du solide, de grosses batteries d'intimidation.

Lors du travail sur le rêve de Marie-Odile et de Gisèle, on avait dit : au fond la psychanalyse, la thérapie familiale sont des mythes actifs que l'on réalimente. Exactement comme les *Evangiles* autour de Jésus-Christ, au fond on part du texte freudien, ce sont presque des éléments aléatoires que ces textes d'origine, le problème est de savoir quels types de processus vont se mettre sur le *Talmud* ou les *Écritures*. Nos saintes écritures, c'est Freud. Pourquoi pas ?

L'amorce de références intrinsèques qui est renvoyée à partir de là, c'est la scène freudienne traditionnelle, les mythes freudiens, les textes sacrés. Au lieu d'appeler la vierge Marie ou le Saint-Esprit, pour conjurer le point de subjectivation, je fais cette introduction d'une rentrée de ces références-là. Cela correspond à une double montée, d'une part une montée noématique et d'autre part une amorce de procession.

B/ Autre référence freudienne : on bat un enfant. Je vous rappelle simplement qu'un des thèmes fondamentaux, surtout revu et corrigé par Lacan, c'est le thème de la construction. Dans la description de Freud il y a les différents thèmes, il reconstitue le fantasme. Le premier temps, c'est : mon père bat un enfant que je hais, donc n'aime que moi, c'est la phase sadique du fantasme qui change de composition s'il s'agit d'une fille. Le deuxième temps est un temps de construction dont Freud dit qu'il ne peut jamais être remémoré : je suis battu par mon père (phase masochiste). Et le troisième temps qui est, disons, le temps d'arrivée, le temps manifeste, c'est ce : on bat un enfant qui correspond à une satisfaction masturbatoire.

Mais ce qui est intéressant pour moi dans mon rêve, c'est que c'est une mise à nue théorique évidente de la problématique de la construction. Pour Freud, la construction, il la fait dans le deuxième temps. Pour moi, finalement, il la fait dans tous les temps depuis le début jusqu'à la fin ; toutes ses interprétations, toutes ses références sont des constructions et des reconstructions permanentes. L'Œdipe est une fabrication de subjectivité. Pourquoi pas ? Mais il ne s'agit pas d'une référence structurale en soi ancrée dans la subjectivité, dans le rapport du signifiant avec dieu sait quoi !

Donc quand j'amène « on bat un enfant », quand j'esquisse le fait de battre un enfant, je m'autorise de moi-même à véhiculer le thème de la construction. Je serai à moi-même celui qui construit sa subjectivité.

Dans cette deuxième figure, à la place du pénis, ça va être la tape. On a une constellation d'univers qui est bien autre chose que le phallus binaire, l'opposition binaire du départ où il n'y avait rien à dire. C'est toute la thématique de ce qu'on pourrait appeler l'assurance freudienne. Avoir la capacité de construire ses thèmes de référence en imposant ainsi le silence au doute, à l'angoisse.

C/ La scène a complètement changé. J'étais chez moi dans mon hall et je suis passé dans le hall de cinéma à la Lubitch, d'où les entrées de Kramer, etc., univers parallèles qui se profilent, et là je suis dans une grande salle rectangulaire, qui est évidemment le résultat de la construction, puisque je rentre dans cette assurance de construction des références, alors il ne faut pas se gêner. On voit donc là la thématique : on était dans un objet partiel qui était celui de la somatisation hystérique (je ressens ma culpabilité mais je n'ai rien à en dire) et l'on y a substitué le mythe freudien de la triangulation œdipienne, le pénis de l'enfant, on bat un enfant, le complexe de castration. On est passé à la tape pour construire un certain cinéma psychanalytique et je ne l'ai pas dit, mais il y a aussi dans la scène de la télévision la référence au Psyshow de Leclair puisqu'au fond qu'est-ce qu'ils regardaient tous ces gens-là debout dans la pénombre ? Ce n'est pas dit dans le rêve mais ce n'est pas loin.

Dans ce changement de scène il y a le La Borde d'il y a 10 ans avec ces grands bals que l'on organisait et il y avait X. dans cette salle de Villesavin, des pianos préparés, etc. De multiples univers s'engouffrent. Le rapport objet partiel et structure de référence est quand même beaucoup plus solide, plus construit.

Puis à partir du moment où il y a le jeu et cette nouvelle scène du rêve, les personnages implicitement changent. Dans la grande salle, la rumeur publique monte (ah ! quand même il exagère !), le petit môme est sorti. Aussitôt il n'y a plus aucune ambiguïté sur son sexe, c'est mon second fils, S. quand il venait (c'était assez pénible) après le divorce, le W. E. avec A. Une fois il devait avoir 7/8 ans, A. lui disait : mange ! déjà ça l'énervait de préparer à manger, et S. est parti.

Il est parti, il reviendra. Il n'est pas revenu. Où est-il ? J'ai pris la voiture et je l'ai retrouvé sur la route à 8 kms et je lui ai dit : mais qu'est-ce que tu fais ? – je m'en vais ! – Écoutes, reviens ! Donc là c'est S. et une problématique actuelle de S. Il part, il revient quand même mais... je ne le rejoins pas tout à fait : je le retrouve mais sans le retrouver complètement. Et j'avais regardé avec l'amie brésilienne des photos de cette époque-là ; il y a quand même catalyse des restes.

Les bénéfiques sont : un enrichissement de la matière d'expression considérable puisqu'à ce moment-là, parmi les univers, s'introduit la musique, la danse, le piano préparé, Tusc, etc. S'introduit aussi l'époque de X. et l'association de quelque chose qui m'est revenu à propos des bals : à l'un d'eux où je n'étais pas allé d'ailleurs et que La Borde organisait, les frères de mon ex-femme s'étaient fait casser la gueule en faisant le service d'ordre. L'un d'eux avait été salement amoché et cela m'évoque la mort du troisième frère.

Donc au lieu de me trouver face à face avec un truc incestueux, j'ai commencé par introduire B. oui, mon père me battait quand j'étais petit, et puis S., et puis voilà maintenant les trois oncles : cela fait beaucoup de monde ! Les références intrinsèques ne sont plus seulement la conception freudienne, mais aussi la matière d'expression très riche de la thérapie institutionnelle, des groupes, de cette façon qui est telle que, quand il y a toute cette activité, il n'y a pas les mêmes points d'angoisse, pas les mêmes points d'abolition que dans ce type de contexte.

Il ne s'agit pas d'une régression mais plutôt d'un couple récession-procession, car cette matière d'expression va permettre un passage très important dans la sémiotisation.

Le point de subjectivation, au départ c'est une culpabilité, angoisse, rien à dire. Ensuite c'est quelque chose qui se transforme, bien qu'il y ait toujours le couple provocation-répression, mais je ne l'intériorise pas directement, puisque cette rumeur quand même de tous ces gens qui sont là, ce n'est pas vrai, je ne l'ai pas frappé ! Cela se développe comme une rumeur hystérique des autres et n'a pas du tout le même poids d'affect. En effet des structures de références intrinsèques supportent tout cela.

D/ Je cours le long du bâtiment, je reviens, je rentre et ô surprise ! qu'est-ce que je retrouve ? Mon système que j'appelle systruc (système/structure). Voilà que mon schéma est devenu ce bâtiment : quand on sort de la structure, on rentre dans le système (ce qui introduit d'ailleurs un élément de symétrie sur lequel je m'interroge). Il y a là des points de différenciation, des points de discursivité.

Dans un schéma antérieur, je disais : voilà, on a N points de discursivité là qui aboutissent à une récession, à un point global de territoire si on est dans le domaine territorialisé, ou à un point global d'univers déterritorialisé si on est dans le domaine des phyllums.

Or, je rencontre justement cette représentation diagrammatique des points de la discursivité. S. rentre par la système, rentre dans la discursivité. Moi, je sors de la structure, en ce sens que c'est le point de subjectivation. De deux choses l'une : soit on en sort par des vecteurs qui vont permettre de repartir là et ainsi cela fait un système. Soit on est pris dans un rapport complètement en impasse dans l'affect (Cf. première partie du rêve). Soit au contraire, de là on passe à une discursivité de diagramme qui renvoie à une référence intrinsèque et à ce moment-là on est effectivement renvoyé à la possibilité d'une recomposition qui renvoie à un système.

Il faut sortir de la structure pour aller au système. Inversement, on ne fonde un système en tant qu'agencement que pour autant qu'on l'articule à une structure.

Donc je reconnais là la rentrée dans un système. Curieusement je peux aller de l'extérieur de la structure vers le système tandis que S. traverse l'intérieur. Moi je n'ai pas pu aller à l'intérieur de la partie structure vers la partie système, et là une dichotomie s'instaure : ici, ce sont des gens familiers, des gens que je connais mais qui font une certaine rumeur hostile ; et là ce sont des gens que je ne connais pas, non familiers, et qui sont indifférents.

Cela veut dire que quand je reprends la problématique de mon angoisse, de la culpabilité œdipienne, etc., quand je sors de la structure pour rentrer par le système, je ne retrouve pas – justement – j'ai largué toute la dimension de culpabilité, d'angoisse, d'inceste, etc.

Mon propos était de faire un rêve qui illustre cette articulation système-structure et cela s'est développé ainsi.

SCHEMAS

